

FEU LE CHANOINE GRAVEL

C'est sur la tombe d'un homme de bien et d'un sincère patriote que LE MONDE ILLUSTRÉ apporte aujourd'hui le tribut sincère de ses hommages, en publiant son portrait.

M. l'abbé Joseph-Alphonse Gravel, curé de Belœil, chanoine de la cathédrale de Saint-Hyacinthe et vicaire général honoraire du même diocèse, est décédé presque subitement, en son presbytère, vendredi le 20 septembre dernier. Ce prêtre distingué était, en même temps qu'un homme du monde accompli, un apôtre au zèle ardent et éclairé. Le bel éloge qu'en faisait son évêque, Mgr Decelles, lors des funérailles, le mardi 24 septembre, et la douleur profonde de tous ses paroissiens et de ses nombreux amis, constituent une suffisante attestation de la justesse du témoignage que nous nous plaisons à rendre à sa mémoire.

Né à Saint-Antoine, comté de Verchères, en 1843, feu le chanoine Gravel était dans la cinquante-neuvième année de son âge. Sa carrière fut des mieux remplies. Successivement directeur du collège de Sorel, puis curé de la cathédrale, à Saint-Hyacinthe, et enfin vicaire-général actif pendant près de quinze



Photo Laprés & Lavergne

ans, il laissa partout des traces durables de ses travaux et le meilleur souvenir. C'est en 1893 que, sur sa demande expresse, pour lui accorder un repos bien gagné, feu Mgr Moreau, de regrettée mémoire, le nomma curé de Belœil, en lui conservant ses titres de chanoine au chapitre diocésain, et vicaire général honoraire.

Lors de son accession au trône épiscopal, Mgr Decelles insista, contre la modestie bien connue du vénéré défunt, pour le maintenir dans les mêmes titres et qualités—et c'est avec des larmes dans la voix que Monseigneur de Saint-Hyacinthe rappelait, l'autre jour, l'édifiant incident.

La mémoire d'un tel personnage mérite de vivre parmi ses compatriotes. Déjà ses paroissiens éplorés s'organisent pour lui élever un monument digne de lui, au centre du cimetière paroissial, où il a lui-même sollicité d'aller dormir son dernier sommeil. A ce monument LE MONDE ILLUSTRÉ apporte ici son humble pierre, avec l'expression de ces condoléances bien vives.

AMÉDÉE DENAULT.

REMIS

A cause de la multiplicité des illustrations que nous avons fournies le passage du duc et de la duchesse d'York, nous avons dû suspendre la publication des notes *En voyage*, de M. le Dr Jehin-Prume. Nous reprendrons cette publication dans la semaine du 14 octobre.

ÇA ET LÀ

Dans un récent congrès tenu à Londres, s'est agitée la grande question de la tuberculose. Jamais, paraît-il, aucun fléau, dans aucun temps, ne fit autant de ravages que celui-là. Si son caractère d'épidémie échappe à l'attention publique, c'est que la mort qu'il occasionne est lente et pour ainsi dire progressive.

On a cru longtemps que la tuberculose était héréditaire. Sans être affirmatifs, les travaux du congrès inclinent vers une conclusion rassurante. La tuberculose est endémique ; elle se propage par l'air et non par hérédité. Si l'enfant d'un tuberculeux se trouve dans les mêmes mauvaises conditions d'hygiène ou d'existence que son père, il montrera bientôt des symptômes de tuberculose, non point parce qu'il est l'enfant de tel père, mais parce que sa constitution se comportera par sa ressemblance, vis-à-vis de la contagion tuberculeuse, comme s'est comportée celle de son père. Si, au contraire, il est placé en meilleures conditions, il a autant de chances qu'un autre d'échapper à l'épidémie. Un médecin de New-York, M. Maxon King, va même jusqu'à croire qu'il a plus de chances qu'un autre, le fait même d'avoir des ascendants tuberculeux l'ayant immunisé à la façon d'un vaccin.

Voilà qui renverse les opinions alarmantes ayant eu cours jusqu'à présent et qui donne une recrudescence d'utilité aux principes d'hygiène.

* *

Le président MacKinley a toujours été cité comme le plus tendre, le plus dévoué des maris. Son mariage a été le couronnement naturel d'un gracieux roman d'amour, qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler, en ce moment où toutes les sympathies du monde civilisé vont à la victime de l'attentat de Buffalo et à sa vaillante compagne.

Le major MacKinley venait de rentrer à Canton, (Ohio), après la fin de la guerre civile. Très pieux, il se chargea de faire l'école du dimanche, à l'église méthodiste. Il eut occasion, plus d'une fois, de rencontrer miss Ida Saxton, qui s'occupait de l'école du dimanche pour la secte presbytérienne. Très souvent l'officier et la jeune fille revenaient ensemble de leurs deux écoles, jusqu'à la bifurcation des routes menant dans leurs deux homes.

Un jour, au moment de se séparer, le futur président prit les mains de la jolie Ida :

—Je suis las de ces séparations renouvelées chaque dimanche, lui dit-il, avec un petit air de malice. A quoi bon nous en aller toujours ainsi, chacun de notre côté ? Il me semble qu'il vaudrait mieux, pour nous, suivre à l'avenir ensemble la même route.

—C'est bien ce qui me paraît, en effet, le plus sage, répondit à son tour la jeune fille, en rougissant...

Et ainsi fut scellé le pacte de leurs fiançailles, qu'un heureux mariage ne tarda pas à suivre, en janvier 1871.

* *

Le jour de l'enterrement de Mme Kruger, à Prétoria, toute l'armée britannique et tous les administrateurs militaires se sont promenés dans le parc Burger, sorte de vaste jardin public, pendant que la musique des fusiliers du Northumberland faisait entendre les plus gais morceaux de son répertoire. Pas un officier anglais, pas même le bourgmestre en fonctions ne s'est montré aux funérailles. Bien plus, à peine enlevé le cercueil de la pauvre femme, des soldats sont entrés dans la maison pour fouiller tous les coins et recoins et en chasser la famille encore pleurante de la perte cruelle...

Je ne veux pas me laisser entraîner par une indignation bien naturelle et qui me ferait englober une nation tout entière dans les sentiments que m'inspire l'acte d'une armée d'invasion. Je comprends que des soldats depuis deux ans en campagne, continuellement aux prises avec un ennemi redoutable et héroïque, puissent avoir perdu quelque peu des sentiments généreux qui sont l'honneur et la consolation de l'humanité. Mais enfin, ces soldats ont des chefs, et ces chefs ne devraient pas oublier qu'ils sont des hommes.

Se souvient-on des termes émus dont le vieux Kruger salua, l'an dernier, la maladie et la mort de la reine Victoria ?

Je ne sais pas de contraste plus saisissant que de voir, d'un côté, l'attitude digne, réservée et profondément humaine du président proscrit, devant la souveraine qui avait signé l'ordre de mobilisation contre son peuple, et d'autre part, l'allure vraiment cynique de soldats et de délégués anglais en face de la bière de l'humble et douloureuse compagne de l'exilé...

* *

Au premier abord, la ligue contre le mal de mer, paraît bizarre. Pour désagréable qu'il soit, le mal de mer ne semble pas rentrer dans la catégorie de ces périls sociaux ou de ces menaces générales contre les quels une levée de boucliers s'impose.

Eh bien, il ne faut pas parler si vite ; ce serait perdre l'occasion de se taire.

Le mal de mer est un des plus sérieux obstacles à notre expansion coloniale, et c'est à ce titre que s'en préoccupe justement la Société de Géographie.

Tandis que l'Anglais voyage avec la facilité et la rapidité d'un boulet de canon, cela pour s'enrichir, que l'Allemand, malgré ses ballades sentimentales sur sa terre à myosotis, boucle volontiers sa valise pour fuir la misère d'un sol trop encombré, le Français ne peut se décider à quitter son pays, qu'il "débîne" volontiers pourtant, ses usages dont il dit pis que prendre, ses horizons dont il se prétend sans cesse lassé. Le Français aime la France d'un amour fidèle, car il ne lui demande même pas de le rendre heureux, de le nourrir suffisamment. Et c'est ainsi que les groupes s'étiolent et les populations se raréfient.

Pendant ce temps, nos Anglais prospèrent dans des colonies dont la France a souvent tracé le chemin.

Tous les efforts des économistes tendent donc à développer l'instinct colonisateur, qui fait la force de la race saxonne et que les races latines ont depuis longtemps perdu. On aide les colons, d'abord, par tous les moyens pécuniaires ; concessions, provisions de graines ou de plants, fournitures d'instruments aratoires, protection matérielle et morale. Il va sans dire que les entreprises de locomotion par terre et par eau ont, à leurs cahiers de charges, le transport exonéré des émigrants. Toutefois, il est encore un obstacle, un simple "cheveu", mais qui tient bon et en décourage beaucoup : l'affreux mal de mer qui d'un luron solide, fanfaron du départ, fait, en quelques heures, une chiffre pantelante et découragée.

Une ligue s'est donc formée pour combattre le mal de mer. D'où vient-il ? Qui le cause ? On ne sait au juste. Le roulis ? Le tangage ? Le ressac ? Un peu tout cela, mais pas toujours, puisqu'il y a des passagers novices qui n'en sont pas atteints.

Comme pour triompher d'un effet, il faut connaître sa cause, la ligue procède par questionnaires et envoie, à toute personne lui en faisant la demande parce qu'elle a éprouvé le mal de mer, une série de questions destinées à fixer les circonstances dans lesquelles s'est produit ce désagréable malaise et à éclairer sur l'âge, le tempérament, les habitudes de la personne atteinte.

De tous ces renseignements divers on espère tirer la moyenne, c'est-à-dire la formule de guérison.

AU MONUMENT NATIONAL

L'ouverture de ce théâtre select, a eu lieu lundi, 30 septembre. Il y a représentations tous les soirs, et matinées, mardi, jeudi et samedi. Une foule considérable s'y est donné rendez-vous.

Veux-tu que le travail ne t'ennuie pas ? Pense que tu fais plaisir à quelqu'un.

Ce que veut une femme est écrit dans le ciel.—LA CHAUSSÉE.

C'est le propre des saints de se refuser quelquefois ce qui est permis, pour éviter d'autant plus facilement ce qui ne l'est pas.—SAINT GREGOIRE LE GRAND